

La Neutralité scolaire. Opinion de M. T. Steeg, Député de Paris.

Numéro d'inventaire : 1979.37251.11

Auteur(s) : T. Steeg

Type de document : article

Imprimeur : Kapp

Date de création : 1910

Description : Deux feuilles pliées en deux et emboîtées.

Mesures : hauteur : 251 mm ; largeur : 161 mm

Notes : Article tiré du journal hebdomadaire des Instituteurs et des Institutrices, le Manuel général de l'Instruction primaire, livrant l'opinion de M. T. Steeg sur la neutralité scolaire.

Mots-clés : Conception et politiques éducatives

Filière : École primaire élémentaire

Niveau : aucun

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 265-267

Commentaire pagination : Feuilles paginées de 265 à 276

MANUEL GÉNÉRAL DE L'INSTRUCTION PRIMAIRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE
DES INSTITUTEURS ET DES INSTITUTRICES

On s'abonne à Paris, chez MM. Hachette et C^o,
libraires-éditeurs, boulevard Saint-Germain, 79; dans
les départements, chez tous les libraires ou dans tous les
bureaux de poste.

Prix de l'abonnement :
FRANCE 6 fr. »
UNION POSTALE 8 fr. »
Prix du numéro : 40 cent.

Les abonnements se prennent à partir du 1^{er} de chaque mois. On ne s'abonne que pour un an.

Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de 50 cent. en timbres-poste et d'une bande du journal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE

ÉDUCATION & ENSEIGNEMENT	{	La neutralité scolaire (p. 265).	T. STEEG.
	{	La classe en action (p. 267).	JEAN BERGOUIGNOUX.
	{	A l'étranger : En Amérique (p. 267).	K.
LÉGISLATION & ADMINISTRATION	{	Encore le certificat d'études primaires (p. 269).	ANDRÉ BALZ.
LE MOUVEMENT CORPORATIF	{	Encore les délégués cantonaux (p. 270).	LE LECTEUR.
VARIÉTÉS	{	Les qualités physiques (p. 271).	DOCTEUR TOULOUSE.
	{	Chronique agricole (p. 273).	HENRI NUSS.
OPINIONS DE NOS LECTEURS	{	A propos du « dessin libre » (p. 273).	N. D.
	{	Le classement des postes (p. 274).	BONNAUD.
Revue de la Presse.		Correspondance. Actes officiels. Annonces.	

ÉDUCATION ET ENSEIGNEMENT

LA NEUTRALITÉ SCOLAIRE¹

Opinion de M. T. STEEG

Député de Paris.

En matière politique ou sociale, le choix des mots est parfois décisif. Ils pèsent sur l'avenir d'un poids écrasant. C'est d'eux que procèdent controverses et malentendus. Ils deviennent des obstacles à la marche des idées, qui se trouvent enserrées et étouffées dans leur armature étriquée.

Quand les législateurs de 1882 proclamèrent la « neutralité » scolaire, nul doute qu'il n'aient senti ce que le terme avait d'obscur et d'insuffisant. Leur excuse est sans doute qu'ils n'en avaient aucun autre à leur disposition. On pourrait s'étonner qu'ils n'aient point purement et simplement adopté celui de laïcité, si l'on ne se souvenait des conditions difficiles — résistances passionnées et préjugés tenaces — où dut se mouvoir leur énergie réformatrice. De là le recours à un mot d'allure anodine et négative pour caractériser la tendance philosophique du nouvel enseignement.

La neutralité semblait comporter tout un ensemble de garanties destinées à prévenir une brusque rupture d'équilibre entre l'état de choses présent, où l'influence ecclésiastique était prépondérante, et le régime futur, stricte-

ment libéré de toute ingérence confessionnelle. L'école n'était plus la « succursale de l'Église », mais le maintien dans les programmes des devoirs envers Dieu — conséquence d'un spiritualisme dont les conclusions, sinon les méthodes, paraissaient coïncider avec celles du catéchisme — lui conservaient une allure toujours déférente vis-à-vis du dogmatisme vaincu.

Cette posture transactionnelle, théoriquement concevable, était pratiquement difficile à garder. L'impulsion naturelle du principe dont émane l'école devait incessamment briser les liens dont on avait voulu entraver sa marche.

Etre neutre en effet, ce n'est pas seulement se montrer respectueux des droits de toutes les consciences; c'est, étymologiquement, n'être d'aucun avis, demeurer inerte et impassible. Demander à l'école nouvelle, toute vibrante d'affirmations joyeuses, de jeunesse et de sève, de se réduire à ce rôle de silence discret, c'était l'inviter à l'abdication ou au suicide. Telle n'a jamais pu être la pensée des nobles esprits qui accomplirent la réforme de 1882.

Ils ne renonçaient pas au droit de se faire les éducateurs de l'âme démocratique. Ils entendaient bien éveiller les consciences, exalter les noblesses, former en un mot des citoyens plus

1. Voir les nos 14, 15, 19 et 20 du *Manuel général*.

généreux en même temps que des esprits plus cultivés. Mais ils croyaient qu'en substituant à l'enseignement moral à base dogmatique ou révélee « la bonne, la vieille morale humaine », ils se tenaient à l'abri de toute récrimination, tout en demeurant fidèles au principe de sécularisation qui domine toutes nos institutions.

La distinction de la neutralité « religieuse » et de la neutralité « philosophique » n'apporta pas la solution pacifique et loyale que l'on en attendait. Elle était singulièrement malaisée à établir, surtout dans une nation où le dogme et ses ministres avaient été considérés pendant des siècles comme les seuls et légitimes directeurs des consciences populaires. La religion avait pu incliner son orgueil à l'acceptation d'un concordat politique. Comment s'étonner si elle ne supporte pas sans impatience et même sans révolte le concordat pédagogique qu'on lui propose ?

Par la force des choses, la laïcité, plus sûre d'elle, dressait en face des autorités déchues son activité plus rayonnante. L'Eglise s'est installée aux confins de l'inconnaissable, mais elle n'entend pas qu'on la relègue dans ce domaine. Qu'il s'agisse de science, d'histoire, d'instruction civique et de morale, chacun de nos jugements, chacun de nos points de vue la blessent, malgré nous, dans tout ce qu'elle considère comme essentiel et sacré.

Les critiques véhémentes qui se sont acharnées sur nos manuels scolaires traduisent avec une clarté parfaite cet état d'esprit. La haute culture de certains orateurs parlementaires a su leur donner une tournure d'intellectualité plus tolérable que les sottises de certaines publications. Mais de moins avisés se sont faits avec une franchise caractéristique les interprètes des indignations les moins acceptables. De quel droit reprocher à un manuel d'avoir au seuil de ses leçons de morale placé un tableau véridique, mais assurément peu flatteur, de la condition des hommes aux premiers âges de l'histoire ?

Que voyons-nous dans le procès de l'enseignement historique donné à l'école primaire, sinon l'effort du passé pour s'imposer à l'admiration exclusive, nostalgique du présent dans une perspective de décor harmonieux et superbe, d'où toutes ses tares, ses erreurs, ses fanatismes et ses crimes seraient bénévolement effacés dans l'irradiation d'une complaisante auréole ? Comment l'Eglise accepterait-elle qu'on la laissât concevoir comme une gigantesque institution humaine qui eut ses heures de splendeur et de défaillance et qui — comme tout ce qui est humain — est implacablement soumise aux lois de la vie et... de la mort ?

Mais ce qui plus que tout heurte l'Eglise, et ce que cependant nous ne pouvons pas ne pas maintenir avec une indéfectible fermeté, c'est notre prétention d'enseigner une morale vivante et agissante sans plonger ses racines ailleurs que dans le vieux sol de l'âme humaine se rejuvenissant d'âge en âge. Cette façon d'entendre la neutralité n'apparaît pas seulement à l'Eglise comme une injure ; elle y dénonce la ruine immédiate de la morale même dans notre nation.

Et pourtant de plus en plus, devant la diversité croissante des doctrines contradictoires, l'humanité sent le besoin de se rattacher, dans la con-

duite de son action, aux évidences soci ales qui l'enveloppent, sans chercher à savoir si, dans quelque métaphysique ou dans quelque mythologie elle trouvera les raisons ultimes qui les justifieront.

Faudra-t-il donc, sous prétexte de ne pas blesser telle ou telle conscience, annuler l'anthropologie, mutiler ou travestir l'histoire, donner notre estampille suspecte à un *credo* philosophique que nous n'admettons plus ? Comment oublier d'ailleurs que le spiritualisme éclectique dont l'Eglise nous reproche de ne plus inspirer officiellement notre enseignement primaire, fut dénoncé au siècle dernier comme le dissolvant le plus pernicieux de la religion, de la morale, de la patrie ? Comment ne pas se rappeler que Cousin, Nisard, Jouffroy furent accusés, avant MM. Aulard et Albert Bayet, de corrompre la jeunesse ?

S'il s'agit de demander à nos maîtres de ne s'avancer qu'avec tact et discernement sur certains terrains, de ne point contrecarrer avec une brusquerie agressive les influences morales exercées par la famille, d'appeler les esprits à chercher la vérité plutôt que de prétendre la leur imposer tout entière, nous l'avons fait. Nous ne songeons pas à propager une religion nouvelle, fruit de quelque récente révélation, nous n'avons aucune qualité pour introduire à l'école la critique ou l'exaltation des religions que nous ne servons plus.

En ce sens nous entendons demeurer strictement neutres, scrupuleusement impartiaux. Mais comment aller plus loin ? Dès lors que notre tâche d'éducateurs et d'initiateurs nous apparaît indispensable, nous devons nous attacher à rendre notre effort efficace et fécond. Or si le tact est indispensable, la pusillanimité, elle, déconsidère le maître et stérilise son enseignement. L'usage de la réflexion, les habitudes morales s'enseignent, et de la sincérité respectueuse de l'instituteur dépendra la force de saine propulsion qu'aura sa parole.

Il est un ensemble de connaissances élémentaires qui demeurent à présent hors de toute discussion sincère. L'instituteur n'hésitera pas à les transmettre aux enfants qu'on lui confie, alors même qu'elles pourraient étonner certaines ignorances, choquer certains préjugés. Mais le progrès intellectuel est fait de ces surprises et de ces sacrifices. Il est un certain nombre de vertus et de préceptes où toute société organisée puise la force du présent, où notre société française trouve la volonté de l'avenir. Comment le maître hésiterait-il à les propager ? C'est pour la vie, pour la vie au xx^e siècle, pour la vie dans une démocratie républicaine qu'il prépare, qu'il arme, qu'il « instruit » les enfants.

Il faut que notre enseignement soit un enseignement de vie et la vie enveloppe l'action, implique le choix. On a proposé de mettre l'enfant en face des seuls faits scrupuleusement contrôlés et de l'abandonner ensuite aux incertitudes spontanées de sa réflexion. Jeter ainsi, en vrac, si j'ose dire, les idées les plus diverses dans ce jeune cerveau, en lui laissant le soin de faire ultérieurement un choix, est une impossibilité. On prend toujours un peu parti. On ne peut évidemment choisir sans avoir appris, mais apprendre c'est déjà choisir, c'est distinguer le vrai du faux, c'est préférer telle affirmation à

telle autre, c'est affirmer la suprématie de la réflexion sur l'instinct, de la liberté intellectuelle sur l'aveugle soumission.

Dans l'œuvre concrète, pratique et décisive de l'éducation nationale, nous ne pouvons nous laisser paralyser ni par des considérations exclusivement théoriques ni par de fantastiques timidités. Point de combativité inopportune sans doute, mais point non plus de détachement sceptique. La tâche entreprise est difficile et grande. Il s'agit de donner un enseignement de liberté. Il s'agit d'inviter de plus en plus les enfants du pays à penser par eux-mêmes, à se faire, dans le silence et le recueillement, de libres opinions. Il s'agit de former non des fidèles pour une église, mais des citoyens pour une démocratie qui veut vivre et réaliser son idéal.

L'école laïque française au xx^e siècle est l'école du peuple, l'école d'un peuple qui entend se gouverner lui-même. Les interprétations les plus ingénieuses de la neutralité ne prévaudront pas contre cette volonté fondamentale de notre civilisation scientifique et démocratique.

T. STERG.

La classe en action.

Faire la classe sans en avoir l'air.

Dernièrement, j'avais à faire, après la petite récréation de la classe du soir, une leçon sur le thermomètre.

Le temps était beau; le soleil brillait. Je pressais dans ma main le petit instrument, et j'allais donner le coup de sifflet pour faire cesser les jeux, lorsque j'eus subitement l'idée de faire dans un coin de la cour, à l'ombre des deux grands ormeaux qui la couvrent, ma leçon de sciences.

J'avisai un des grands élèves, et, à brûle-pourpoint, un peu haut de façon à être entendu de tous, je lui demandai ce que je tenais là dans ma main.

— C'est un thermomètre, me dit-il aussitôt.

— A quoi sert-il ? ...

La réponse ne se fit pas attendre.

Du coin de l'œil, je ne perdais pas de vue mes autres élèves.

En nous voyant affairés, ils arrivèrent bientôt de tous côtés, leur toupie d'une main, la corde de l'autre.

En un instant, un petit cercle se forma; et je remarquai, non sans une certaine joie, que les moins attentifs en classe, étaient ceux qui tenaient le plus le cou pour voir.

Sans perdre un moment, quand je compris que tout mon petit auditoire était au complet, j'élevai l'instrument au-dessus des têtes.

Tous mes élèves suivirent avidement les explications que je donnai alors.

Puis, nous rentrâmes. C'était une leçon en plein air que je venais de faire, premier pas vers l'école en plein air.

Mais en attendant d'opérer dans ce cadre si heureux pour l'enfance, je venais d'obtenir un quart d'heure d'incomparable attention, puisqu'elle était voulue par l'élève au lieu d'être imposée par le maître.

L'important dans ce procédé d'éducation intellectuelle, c'est que l'enfant ne soupçonne pas l'arrière-pensée du maître. Aussi y a-t-il des précautions à prendre; par exemple, d'une part, éviter le retour trop fréquent de ces sortes d'entretiens libres, et, d'autre part, avoir toujours un objet à montrer.

Mais si l'occasion est propice, n'hésitez pas de faire votre leçon dans la cour; avisez un gentil garçonnet; montrez-lui objet ou gravure; entretenez-vous avec lui à très haute voix, vous verrez aussitôt, comme par enchantement, tous les élèves accourir vers vous, tendre le cou, tels de petits poussins se hâtant de rejoindre leur mère aux crottin ! crottin ! qu'elle pousse.

Faire la classe sans en avoir l'air, c'est encore le procédé qui donnera toujours les meilleurs résultats; car, là où il n'y a pas contrainte, il y a plaisir; et le plaisir est ce qui rend l'étude agréable, désirable, fructueuse.

JEAN BERGOUNOUX,
instituteur à Saint-Hilaire-sur-Garonne
(Lot-et-Garonne).

A L'ÉTRANGER

En Amérique.

Une maladie à la mode qui n'est qu'une faute de l'esprit et une mauvaise habitude.

I. — Dans le *Journal of Education* de Boston, M. Hugo Munsterberg écrit un article très intéressant sur les Nerfs.

Après avoir exposé l'opinion courante actuelle sur les symptômes, les causes et les remèdes du nervosisme envahissant, l'auteur démontre, en de spirituels et justes paradoxes, que symptômes, causes, remèdes et maladie même, tout cela est souvent pure imagination. Et il conclut ainsi :

« Non qu'il n'y ait des maladies nerveuses qu'il faut soigner, mais le nervosisme ne s'est pas développé rapidement dans ces dernières années et il n'est pas la caractéristique de notre temps. C'est la maladie à la mode, comme naguère l'appendicite, et tout devient nervosisme pour les gens qui veulent avoir l'air d'être au courant.

« Mais le mal réel, d'où viennent toutes les conséquences qu'on impute aux nerfs, est autre, et les Américains en souffrent peut-être plus que les autres nations et plus qu'en aucun temps : c'est la faiblesse de l'attention. Ce n'est pas une maladie nerveuse, mais une mauvaise habitude des nerfs. C'est une faute de l'esprit, ce n'est pas une maladie mentale.

« Les étrangers sont frappés des merveilleux efforts que font les Américains pour s'affirmer, se perfectionner, et réaliser toute leur valeur; mais ils sont aussi frappés par ce que le travail, en Amérique, a de superficiel, d'inachevé, de négligé.

« Tous les traits de notre vie sociale montrent une grande répugnance à concentrer notre attention. »

Il faudrait citer toute la fin de l'article dont les conseils sont excellents pour tout le monde :

« Le réel développement de l'humanité dépend de la force de l'attention appliquée à rechercher en tout ce qui est important, significatif et d'une valeur intrinsèque.

